

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 60 (1922)
Heft: 1

Artikel: Souvenirs du vieux Pontarlier : Cugny ou : Le berger parvenu
Autor: Mathey, J.
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-216949>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 15.05.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

comptait huit arrondissements militaires. Une partie du district de Moudon, avec Oron et Vevey, formaient le 1^{er}.

Ces arrondissements avaient à leur tête un commandant. Ce poste fut occupé, pendant la période qui nous intéresse, par les citoyens Besson et Burand. Ces officiers avaient rang de lieutenants-colonels. Ils étaient *montés* et portaient un chapeau gansé, dit coupe-bise; des épaulettes d'or à gros bouillons. Un ceinturon d'or relevait la sévérité d'un uniforme bleu foncé à col et passe-poil écarlates. Ces officiers étaient aimés de leurs hommes parce qu'ils étaient bons et savaient parler aux soldats leur idiôme; ils les connaissaient tous individuellement; c'est pour cela que leurs subordonnés leur obéissaient en tout avec joie et avaient grand peur de les désobliger; ils se seraient jetés au feu pour faire plaisir à leurs commandants. Soyons dignes, mais soyons frères et amis, telle était la devise de ces braves officiers.

Ces commandants étaient assistés de leurs *piquettes*, qui étaient de simples soldats chargés de distribuer les ordres de marche, de suivre leur chef en tout et partout, en portant un gros portefeuille, etc... de chasser les mouches qui harcelaient le cheval du commandant les jours de revue.

Les écritures et le travail de bureau étaient faits par des secrétaires, triés sur le volet parmi les fils des amis du commandant. Ces fonctions étaient très demandées à cause du peu d'ouvrage qu'elles comptaient.

Les commis d'exercice, que l'on appelait *commis-ses*, étaient chargés d'éduquer les jeunes recrues de 16 à 20 ans. Il y avait un commis ou un sous-commis par commune; ils exerçaient leurs petites troupes le dimanche matin avant le culte public. Ils étaient peu sévères. Un des derniers survivants, feu l'excellent voyer Ganières, de Sarzens, s'efforçait de se fâcher quand il disait à un retardataire :

— Il y a au moins vingt minutes qu'on t'attend ! c'est bien le moment de venir !

Puis, se radoucissant :

— A présent que vous êtes tous là, on peut faire l'appel.

* * *

On considérait, dans notre canton, la troupe vaudoise comme la première troupe du monde, et, à Moudon, le contingent moudonnois comme le meilleur du canton. Il est vrai qu'on ignorait les autres. Les grandes manœuvres étaient rares à cette époque et les amateurs de spectacles militaires ne connaissaient guère que les avant-revues, les réunions de contingents et les revues.

Les *avant-revues* groupaient les contingents d'une certaine région sous la direction du commandant, assisté de ses *commis-ses*.

C'est aux avant-revues qu'on « épurait les contrôles » et l'on constatait :

*Que bien souvent, au registre, on n'a point effacé
Le nomade artisan parti dès l'an passé.
On interpelle encor, sur la place publique,
Un commis-voyageur en pays exotique !
On entend retentir le nom de vingt soldats
Que la goutte ou la fièvre a cloués dans leurs draps...
Et de ceux qu'au tombeau le destin fit descendre,
Une voix formidable ose évoquer la cendre !*

C'est aux avant-revues que l'on passait d'une classe d'âge dans une autre et que l'on recrutait :

*A mein que s'ein trova dei campins, dei maladou,
Dei pi plliats, dei sordiaux et autro camaradou
Bornicans, mau-venus, pourré dzeins de malheu
Qu'étiot ti affrantsi, bin soveint maugrà leu.*

Les réunions de contingent du mois de mai étaient des préparations à la revue future. Les exercices tactiques se clôturaient par un bal, préliminaire aussi de celui de la revue du mois suivant.

La revue était la grande manifestation militaire de cet heureux temps. Elle avait lieu en juin. Toute la population, sans distinction de sexe ni d'âge, y prenait part. C'est quelle réunissait toute l'infanterie de la section. Voilà comme les choses se passaient :

Depuis quelques jours, on voyait un peu partout, aux fenêtres et sur les clôtures des jardins bien exposées au soleil, des effets militaires que de dignes épouses brossaient et *tapaient* avec conscience;

ces braves dames tenaient à ce que leurs maris fussent bien et propres comme des oignons; de leur côté, les intéressés consacraient une journée à fourbir armes blanches et armes à feu, à cirer gibernes et blanchir croisées. Il se faisait, ce jour-là, une dépense énorme de tripoli pour « poutzer » boutons et plaques de métal. Les jeunes filles lavaient, empassaient et repassaient leurs robes blanches.

Au jour fixé, le rappel est battu dans les rues de Moudon. A sept heures, au *picolon*, la troupe, rassemblée sur la place du Collège, s'organise sous la surveillance du commandant, sanglé dans son beau ceinturon, coiffé de son gancé, comme un *maréchal* d'empire.

(A suivre.)

Dr MEYLAN.

UN HOMME PREVOYANT. — La scène se passe dans un petit chalet-pension, dans la haute montagne.

L'étranger, au tenancier du chalet : — Vous avez beaucoup de monde à loger pour la nuit, il y en a même jusque dans la grange; c'est dangereux, il pourrait se faire qu'il y en ait qui partent en oubliant de payer.

L'aubergiste : — Oh ! on prend ses précautions. D'abord, quand ils sont tous sur leur tas de foin, j'enlève l'échelle; secundo, je ferme la porte de la grange à clef; tertio, je les fais payer d'avance.

POUR NE RIEN OUBLIER

Le billet ci-dessous a été trouvé, dans la rue, par un de nos lecteurs, qui a eu l'amabilité de nous le communiquer. Une de nos ménagères, n'habitant probablement pas la ville, a inscrit, sur le dit billet, afin de ne rien oublier, les emplettes qu'elle avait à faire :

« Chez *** payer note acheter pour Louli chocolat, acheter pour moi petite éponge bigoudis, lavette, tilleul. Prendre tram 1 arrêter sur St-Laurent, chez *** une paire de bas noir, plôte pour renforcer le talon. Biscuits Sugnet. Chez *** horloger, *** pharmacien. Punaisses et clous ».

L'ORPHELIN

*Dans la rue il n'y a personne...
Très lointaine, une cloche sonne,
Une grille, en se refermant,
Gémit en un lent grincement;
L'âme est pleine d'inquiétude,
Tout est deuil, tout est solitude...*

*Le grand cimetière est désert,
Des oiseaux, le joyeux concert,
Au cri rauque du vent, fait place;
Les flocons tournent dans l'espace,
Et les arbres tout dépouillés
Prennent des airs de débraillés;
Le vent qu'ils agacent les gifle,
Puis il s'enfuit, s'envole, siffle...*

*Je me retourne, soudain je vois
Un pauvre enfant, près d'une croix,
Immobilisé sur une tombe.
« N'as-tu pas froid ?... la neige tombe;
Que fais-tu là ? relève-toi »
Lui dis-je. Il me répond : « Pourquoi ? »*

*« Tu pourrais prendre une bronchite;
Sauve-toi chez maman, bien vite. »
Mais l'enfant demeure à genoux.
« Viens, je te conduirai chez vous,
Je saurai retrouver la route;
Ta mère te cherche, sans doute;
En ne te voyant pas rentrer
Peut-être qu'elle va pleurer... »*

*« C'est moi, me dit-il, à cette heure,
Qui la cherche, et c'est moi qui pleure. »*
André Marcel.

ENTRE AMIES. — Voilà un billet de cent francs comme il y en a peu.

— Qu'a-t-il donc d'extraordinaire ?

— Il est à moi.

APRES MINUIT. — Un promeneur demande à un voiturier à moitié endormi :

— Ohé ! êtes-vous libre ?

— Oui.

— Et alors, pourquoi n'allez-vous pas vous coucher ?

SOUVENIRS DU VIEUX PONTARLIER

Cugny ou le berger parvenu.

*Il ne demeura qu'un an parmi nous,
C'en fut assez pour que nous conser-vions son souvenir.*



ARTICLE que voici est extrait du *Pontis-salien*, journal républicain de l'arrondissement de Pontarlier. Il est vraiment fort intéressant, mais nous l'abrégeons un peu.

* * *

En 1644, arrivait à Pontarlier un jeune garçon, âgé de 14 ans, vêtu misérablement, couvert de poussière et lassé par la fatigue. Sans prendre de repos, il se mit à chercher de l'ouvrage et, comme il n'avait aucun métier entre les mains, il fut employé au bûchage de la terre et à la fabrication du bois de chauffage, travaux où il se fit rechercher, grâce à sa bonne conduite et son ardeur à la besogne.

D'où venait ce jeune homme qui se faisait appeler Cugny ? Cadet d'une pauvre famille de La Sarraz, dans le Pays de Vaud, il y était occupé à la garde du bétail; mais cet état était peu de son goût et il aspirait à être militaire. Un jour, un loup ayant enlevé une chèvre de son troupeau, Cugny, craignant un châtement, s'enfuit vers la France par la route de Jougne.

Il resta un an à Pontarlier et, par sa persévérance et son économie, il réussit à amasser un petit pécule qui lui permit de s'équiper pour suivre la carrière qu'il désirait et s'enrôler, comme volontaire, dans l'armée du grand Condé, dont il avait entendu dire les exploits. Après avoir écrit à ses parents pour leur demander pardon de sa fuite, il quitta Pontarlier au printemps de 1645.

Il se rendit à l'armée et, sans trouble ni gêne, se fit conduire devant M. de Bellefonds qui commandait le quartier le plus près de l'ennemi. Il lui peignit sa situation et lui dit son souhait de servir sous le prince de Condé. M. de Bellefonds fut touché de la jeunesse et du courage du jeune homme; il lui accorda sa protection.

Dès lors, la carrière de Cugny était assurée. Après s'être distingué aux affaires de Marienfeld, et de Nordlingen, il fut fait officier à cette dernière bataille (1646).

Tout en combattant il étudiait; il acquit d'importantes connaissances militaires, spécialement en ce qui concernait l'attaque et la défense des places, et fut enfin nommé capitaine en 1664, grade le plus élevé auquel pouvait prétendre un soldat de son origine.

Il fit partie, en cette qualité, du corps de 6.000 hommes que Louis XIV envoya en Hongrie au secours de l'empereur Léopold contre les Turcs, et qui contribua efficacement à la victoire du St-Gothard, gagnée le 1^{er} août 1664. Le capitaine Cugny, emporté par son courage jusque dans les rangs ennemis, fut fait prisonnier et conduit au grand vizir qui le garda comme esclave. Sollicité de se faire musulman et de servir le gouvernement turc, Cugny résista longtemps; enfin il se laissa gagner et prit le turban.

Dès lors, il reçut le nom d'Abdi ou Apti, fut logé et habillé richement aux frais du grand vizir qui le nomma *aga* (colonel) dans son armée.

Kupruli-Ahmed se disposait alors à terminer la lutte engagée avec Venise, par la prise de Candie, assiégée par les Turcs depuis 22 ans. Il se rendit à La Canée, le 3 novembre 1666, emmenant avec lui Abdi-aga (Cugny) qui, après avoir fait préparer une artillerie formidable, dirigea, par ses avis, les travaux du siège et força, enfin, la place à se rendre, le 6 septembre 1669, malgré le secours français amené par le duc de Navailles. Après cette victoire, Abdi-aga fut fait *séraskier* (général) et comblé de bienfaits par Kupruli, qui le présenta au sultan, Mahomet IV, dont il reçut l'accueil le plus cordial.

Trois ans après, lors de la guerre avec la Pologne, Abdi, sous les ordres directs du sultan, s'empara, au bout de dix jours, de la place de Kaminniec, réputée impenable. En récompense de cette brillante action, Mahomet IV nomma notre héros

pacha de Bender, ce qui, avec son titre de *séraskier*, lui conférait les pouvoirs civils et militaires dans la province.

La paix survenue avec la Pologne, en 1673, Abdi-pacha s'occupa de son gouvernement où il vécut dans les délices du luxe oriental, en possession du sérail de son prédécesseur.

Mais, en 1682, les Hongrois révoltés appelèrent les Turcs à leur défense. Le nouveau grand-vizir, Kara-Mustapha, rappela Abdi qui le suivit dans une expédition contre Vienne. On sait que cette capitale fut sauvée, le 12 septembre 1683, par Sobieski qui poursuivit les ennemis jusqu'à Bude. Le pacha de cette ville étant mort, Abdi fut nommé à sa place.

Bude fut investie le 18 juin 1686 par le duc de Lorraine. Un premier assaut, livré le 13 juillet, échoua grâce à la vigilance et la bravoure du pacha. Sommé de se rendre, il repoussa hautement cette suggestion et, malgré la défaite subie le 14 août par une armée de secours envoyée par Kara-Mustapha, il persista dans sa résolution de défendre, jusqu'à la mort, la place qui lui avait été confiée.

Nous ne décrivons pas toutes les phases de ce siège célèbre, où Abdi-pacha déploya une activité et des talents remarquables. Nous dirons cependant que l'officier envoyé par les Impériaux pour offrir, avant l'assaut dernier, une capitulation honorable, était un compatriote de Cugny. Il s'appela Olivier et, pauvre comme lui, dans sa jeunesse, il s'était engagé presque en même temps, et servait actuellement, comme major, dans le corps d'armée du prince Louis de Bade. Ils se reconnurent, parlèrent en patois de leur pays devant les officiers qui les accompagnaient et, tout en se faisant des protestations d'amitié, accomplirent chacun dignement leur mission. Après s'être embrassés, ils se séparèrent. L'assaut eut lieu le lendemain 2 septembre. Il fut terrible. Abdi-pacha combattit comme un lion. Grâce à sa valeur et à ses dispositions, les assiégeants furent d'abord repoussés avec de grandes pertes. Mais des troupes fraîches leur ayant été envoyées, ils pénétrèrent dans une brèche que défendait en personne Abdi, à la fois soldat et général. Il y fut tué et les Turcs, désemparés par la perte de leur chef, furent totalement repoussés et la ville prise.

Le major Olivier périt dans ce dernier assaut, presque en même temps que son ami Cugny et en face de lui. « Ainsi, dit une relation, périrent par les armes l'un de l'autre ces amis vertueux et magnanimes, respectables par leur mérite personnel, sans le secours de la naissance ». J. Mathey.

DEJA. — *La maîtresse de maison*, à sa cuisinière, le soir de son premier jour de service : — Je vous recommande aussi de vous montrer très réservée, si jamais mon mari se permettait quelques familiarités; vous me comprenez.

La cuisinière, souriant : — Ayez pas peur, ma bonne dame, il a déjà reçu, ce matin, deux camoufflets dont il se souviendra.

DEVANT LE JUGE. — Un vieux client de la correctionnelle, à son jeune avocat :

— Ne soyez pas trop nerveux, monsieur le docteur, un an de plus ou de moins, qu'est-ce que ça peut faire.



L'ILE DES MARMITONS

(Conte d'une vieille fille à ses neveux)

VIII

Manière d'apprendre à faire des macaroni.

Toute la journée du lendemain fut employée à pétrir la pâte des macaroni, et après plusieurs essais malheureux, Césaro parvint enfin à réussir complètement.

Le surlendemain arriva : c'était le grand jour,

le jour décisif. Césaro sentait son cœur battre vivement, il invoquait le souvenir de Thérésina pour se rassurer.

Il soufflait le feu d'une main tremblante; il préparait avec une émotion jusqu'alors inconnue ce plat dangereux d'où dépendait toute son existence.

Que de fois dans son empressément à goûter ce mets important, l'infortuné se brûla la langue! que de macaroni furent sacrifiés dans ces épreuves, dans cette lutte douloureuse : les uns, brisés en morceaux, voyaient leurs membres sans vie çà et là dispersés; d'autres flottaient noyés dans une sauce, hélas! trop abondante! ceux-ci, privés de chaleur, restaient à la surface, étendus, roides et immobiles; ceux-là, au contraire, exposés au feu de toutes parts, se calcinaient sans gloire au fond de la casserole embrasée; et tous, bientôt, après des souffrances inutiles, allaient en frémissant s'abîmer dans un même carnage, ou plutôt dans une bouillie universelle!

Trois fois de nouveaux combattants furent envoyés au feu, et trois fois la victoire fut impossible. Césaro voyait avec douleur s'épuiser ses bataillons et son fromage de Parmesan, qu'il avait eu tant de peine à se procurer; l'heure du dîner avançait; la reine et toute sa cour allaient le juger sans appel : il fallait réussir, réussir à tout prix.

Césaro s'arma de courage, il enfonça son bonnet de coton sur ses oreilles, il se recueillit, il s'inspira des souvenirs de son enfance; il se rappela les délicieuses macaroni qu'il faisait filer avec tant de grâce... il eut une vision... il aperçut, autour d'une table merveilleuse, comme un grand repas sans convive, où des fourchettes vivantes, se jouant avec leurs compagnes, s'enlachaient de macaroni gracieux : elles se tournaient, se retournaient dans tous les sens, et les liens flexibles qui les enlachaient, tournaient et retournaient avec elles; ils se courbaient sans jamais se rompre... c'est qu'ils étaient assez cuits pour se ployer sans résistance, mais pas assez cependant pour se briser en se ployant.

Voilà ce que le jeune duc comprit avec un instinct merveilleux. Cette vision l'éclaira; un seul instant lui montra toutes ses fautes passées, lui révéla toutes ses chances de succès; il se remit à l'œuvre avec exaltation, et bientôt le triomphe plus éclatant vint couronner ses efforts.

Jamais on n'avait servi à la table de son père des macaroni plus appétissants. Césaro était content de lui, car ce qu'il venait de faire était bien, mais Césaro n'était pas rassuré. Les gens qui allaient juger du mérite de son œuvre étaient des ignorants; or, les ignorants sont difficiles. Ils vous commandent de faire des choses qu'ils ne connaissent point, puis, quand on leur apporte ce qu'ils ont demandé, ils vous répondent naïvement :

— Quoi! c'est cela que j'ai voulu ?

Bienheureux s'ils ne vous disent pas :

— Vous vous êtes trompé.

Césaro vit partir son plat de macaroni avec angoisse. Il attendit dans la plus grande inquiétude que la reine le fit appeler; mais le dîner se passa, on servit le dessert, le café, et la reine ne le fit point appeler.

Il voulut questionner le maître d'hôtel sur l'effet qu'avaient produit ses pauvres macaroni, mais sa fierté s'y refusa. Une horrible pensée vint à son esprit : il s'imagina que le maître d'hôtel ne les avait point servis sur la table, par jalousie contre lui, et pour lui jouer un mauvais tour; alors le désespoir s'empara de son cœur et il tomba dans un accablement bien concevable.

Il resta dans cet état jusqu'à dix heures du soir, sans vouloir prendre de nourriture ni de repos, cherchant à s'expliquer le silence de la reine à son égard et ne comprenant rien à ses caprices.

Absorbé par ses réflexions, il n'entendit pas la porte de la cuisine solitaire s'ouvrir doucement; il n'entendit point les pas furtifs qui se dirigeaient de son côté; mais il frissonna de tous ses membres lorsqu'il sentit tout à coup sur son épaule une main qui le saisissait.

Il releva la tête brusquement; quelle fut sa surprise lorsqu'il vit au lieu d'un voleur, d'un gendarme,

qu'il redoutait, il reconnut, devinez qui... la reine!... la reine Marmite elle-même, en personne... et en robe de chambre!...

— Grande reine, s'écria-t-il en se prosternant, vous!... en ces lieux!... à cette heure!... et pour moi!...

— Ne crains rien, répondit la reine; je suis contente de toi, tu es celui que je cherche, le messager qu'il me faut pour l'entreprise la plus importante qu'une reine ait jamais méditée! Ne perdons point de temps; prends ces papiers, ils contiennent tes instructions; je te connais assez déjà pour savoir que tu es capable de les exécuter fidèlement.

Césaro ne revenait point de sa surprise. Une ardente curiosité le tourmentait aussi; il mourait d'envie de demander à la reine comment elle avait trouvé ses macaroni, car il ne pouvait croire que la reine lui donnât une mission si importante, uniquement parce qu'elle les avait trouvés bons.

Enfin, n'y pouvant plus tenir :

— Reine, dit-il d'une voix tremblante, oserai-je...

Comment!... les macaroni...

(A suivre.)

Mme E. de GIRARDIN.



ASSOCIATION DES VAUDOISES

L'activité du Chœur des Vaudoises de Lausanne.

Dans son assemblée trimestrielle de novembre 1921, le Chœur des Vaudoises de Lausanne a décidé de reprendre l'organisation de conférences, pendant que ses membres s'occuperont de travaux relatifs au costume.

Un sujet littéraire sera exposé au cours de la séance qui aura lieu au Foyer Féminin, à la rue de Bourg, le samedi 7 janvier dès 20 heures. Invitation cordiale aux membres de l'Association.

ROYAL-BIOGRAPH. — Semaine de gala au Royal-Biograph, avec *Le Coffret de Jode*, film français en 5 actes, interprété par Mlle Myrge, M. Roger Karl et M. Mandaille, dans les principaux rôles. Au programme encore : *L'intrépide détective*, comédie d'aventures en 3 actes, avec l'exquise vedette américaine Miss May Allison, et *Le Canard en... Ciné*, nouveauté qui déridera les plus moroses et qui sera présentée tous les quinze jours.

Dimanche 8, deux matinées à 2 h. 30 et 4 h. 30. Prix ordinaire des places.

* * *

La Direction du Royal-Biograph a le plaisir d'avisier le public et ses fidèles habitués qu'il s'est assuré l'exclusivité pour Lausanne du merveilleux film : *Les Trois Mousquetaires*, d'après le célèbre roman d'Alexandre Dumas père, interprété par le sympathique et brillant artiste américain Douglas Fairbanks dans le rôle de d'Aragnan, qui, d'après l'artiste lui-même est sa meilleure création à ce jour. La Direction attire tout spécialement l'attention du public sur le fait que *Les Trois Mousquetaires* qui seront présentés au Royal-Biograph n'est pas un film en épisodes et que l'œuvre complète sera présentée en deux semaines seulement.

KURSAAL. — Ce soir samedi, à 8 h. 30, et demain dimanche, en matinée et en soirée, trois dernières représentations de la reine de l'opérette française : *La Fille de Madame Angot*, jouée par toute la troupe et qui obtint un si vif succès vendredi.

Lundi, relâché. Dès mardi : *Rêve de Valse*, la célèbre opérette viennoise de Strauss.

Vermouth NOBLESSE
DÉLICIEUSE GOURMANDISE

SE BOIT GLACE G. 162 L.

Rédaction : Julien MONNET et Victor FAVRAT.
J. MONNET, édit. resp.
Lausanne. — Imp. Pache-Varidel & Bron.